

défaite. Il y a eu une tentative de perturbation de la tranquillité à Hato-Major, district de Leybo. Mais les troupes accourues de la capitale, ainsi que l'attitude énergique des habitants fidèles de la ville, sous les ordres du général de réserve M. Eugenio Miches, ont forcé les rebelles à quitter la ville et à se réfugier dans les montagnes. Le gouverneur capitaine-général a mis en liberté 43 détenus politiques suspects; ces derniers ont acclamé la Reine avec enthousiasme.

On écrit de Trieste:
Les lettres de Chine parlent de la prise de Sutchan par le général Gordon. On dit qu'environ 200 Italiens ou grecs se trouvaient avec les Topings dans cette place. La ville de Nankin est serrée de près par le général des troupes impériales. Au Japon, le gouvernement du Taikou fait des préparatifs pour combattre les Daïmios insurgés. Les difficultés commerciales, élevées au sujet de Yokohama, sont aplanies.

On écrit de New-York, 13 janvier, que trois nouveaux steamers confédérés, actuellement en construction dans le port de Charleston, doivent en sortir bientôt pour attaquer l'escadre fédérale.
Les membres conservateurs et démocrates du Congrès se sont prononcés à l'unanimité pour une résolution approuvant la proclamation de M. Lincoln relative à l'émancipation des esclaves, et favorable à une politique de réconciliation avec les Etats confédérés, sur la base de la Constitution.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

Nous recevons la lettre suivante:
« Roubaix, 25 janvier 1864.
« Monsieur le Rédacteur,
Il ne m'est pas permis, après la longue et loyale discussion dans laquelle votre correspondant est entré sur ma lettre du 13 courant, de garder le silence et de laisser croire ou que son opinion m'a convaincu ou que mon avis peut faire son chemin tout seul sans autre explication. Je viens donc recourir une dernière fois à votre obligeance et appuyer de nouveaux arguments l'idée que je crois bonne des Cours aux Quatre-Ormeaux dans les conditions que j'ai développées dans ma première lettre.
Mon contradicteur déclare que des courses à Flers (non pas à Flers, mais au Breucq, aux Quatre-Ormeaux, à 4 ou 5 kilomètres de Roubaix, sur un terrain meilleur et aussi rapproché de nous que celui de Watrelos) que des Cours aux Quatre-Ormeaux sont à l'avantage unique de Lille où toute la population, qu'attirent ces fêtes hippiques, se rendra sans aucun doute à la sortie des Cours.
Je n'admets pas cette affirmation à l'appui de laquelle on ne fournit d'ailleurs point de preuves.
Il est dit dans mon projet que les villes de Roubaix et Lille auraient chacune leur année de Courses et donneraient des fêtes comme suite et à l'occasion de ces Courses, chacune chez elle. Or, je le demande à tout esprit impartial: Est-ce que la population de Roubaix et des environs, est-ce que les habitants d'au-delà de Roubaix vers la Belgique et de la Belgique, qui auront été invités à Roubaix pour ces fêtes, est-ce que tout ce public des Cours ira, en sortant du champ des Cours, à Lille, qui est à 6 ou 7 kilomètres et où il n'y aura pas de fêtes, ou bien rentrera à Roubaix pour profiter des fêtes que la municipalité saura créer brillantes et dignes de notre riche cité comme complément de nos Courses?
Quel attrait, je le demande, la ville de Lille, sans fêtes, peut-elle offrir pour enlever le public des Cours au détriment de Roubaix?

M'est-il permis de rappeler ici que les hôtels, les cafés et tout le petit commerce de Roubaix n'a profité en rien, m'a-t-on assuré, des Courses de Watrelos? Les Belges sont retournés chez eux sans passer par Roubaix, les nombreux habitants de Watrelos et de ses environs sont restés chez eux, Tourcoing a passé par Roubaix sans s'y arrêter; quant aux Lillois, ils n'étaient pas nombreux vu l'éloignement du champ de Courses.

Le spirituel épicier qui a saupoudré d'un sel attique, que j'apprécie fort, la question qui nous occupe, pourra me contredire sur ce point, s'il y a lieu, mais je le tiens d'avance pour plus versé dans les lettres que dans le sucre ou la cannelle et son opinion restera celle d'un homme d'esprit qui connaît son métier d'écrire et qui serait bien embarrassé de dire la recette de son épicerie à l'occasion des Cours. Mais il défend les intérêts de la classe marchande pour laquelle les fêtes doivent être données et à la raison, car les dépenses occasionnées par ces fêtes profitent au commerce; je suis parfaitement de son avis sur ce point, seulement nous voulons arriver au même but par des moyens différents.

Pourquoi, me dit-on, désirez-vous la fusion avec Lille, puisque vous reconnaissez toute l'importance de Roubaix?

Pourquoi! je vais le dire ou plutôt le répéter: parce que comme Roubaix je désire des Cours de premier rang auprès de Roubaix; parce que je pense que Roubaix ne peut pas espérer installer à Watrelos de grandes et belles Courses avec ses seules ressources, sans l'appui du Gouvernement et des Haras; parce que j'ai bien réfléchi sur cette question et ne crains pas de voir ma ville si active, si vivace, si intelligente, perdre toutes ses qualités le jour où ces Cours seraient telles que je les espère, et se laisser anéantir ou effacer dans des solennités où elle apporterait tous ses éléments en populations ouvrières avides de voir et de se distraire, en cavaliers bien montés et en riches et nombreux équipages; en dernier mot parce que je ne crains pas que Roubaix, dans cette lutte féconde de toutes les dépenses, dans ce déploiement de toutes les forces, puisse perdre un atome de sa véritable valeur et un centime de ses intérêts.

Mais je retourne la question et je demande à mon contradicteur: Pourquoi, puisque vous reconnaissez comme moi toute l'importance de Roubaix, redoutez-vous ainsi la fusion des Cours aux Quatre-Ormeaux?

Est-ce que vous n'avez pas à Roubaix une jeunesse aimant les chevaux? Est-ce que cette jeunesse ne s'est pas réunie dans un cercle, sporting-club, en un faisceau qui a sa force et qui aura dans l'avenir un terrain plus vaste et plus propice à son développement et à son influence, aux Quatre-Ormeaux, dans les plus belles Courses de France après celles de Paris, que dans une installation incertaine et isolée aux prairies de Watrelos? Est-ce que Roubaix n'a pas une société élégante, des chevaux et des équipages comme nulle autre ville peut-être, toute proportion gardée? Et vous craignez, en paraissant sur le turf, aux grands jours, avec tout ce monde et tout ce luxe, de vous voir anéantir? Non; il faut se rendre justice et se compter pour ce qu'on vaut.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, les nouveaux arguments dont j'appuie la fusion des Cours que je considère comme avantageuse aux deux villes autant à Roubaix qu'à Lille, pas plus à Lille qu'à Roubaix.

Quant aux détails et aux conditions de la fusion, quant à la part des frais d'installation à attribuer à chaque ville, je les ignore et n'en puis parler, mais quand on me dit que la fusion se ferait sur le pied de la plus parfaite égalité, je comprends cette proposition comme elle doit l'être et je la laisse aux commissaires chargés de la

défense des intérêts de Roubaix le soin de cette affaire.

Comme je n'ai pas la prétention, Monsieur le Rédacteur, de croire à la vertu de ma prose pour le triomphe de mon opinion et comme une discussion qui s'épuise ne sert plus à convaincre et n'intéresse même plus, je termine en laissant à l'opinion publique et à la commission des Cours, aidée des jeunes gens qui voudront bien l'éclairer, le soin fort difficile de concilier toutes choses au goût de tout le monde et dans le seul intérêt de Roubaix.

Recevez, etc. Votre abonné.

Dimanche soir, après le passage du dernier train venant de Lille, on a relevé sur la voie près la barrière du chemin de Carlier, le cadavre du nommé Ferdinand Clarisse, tisserand, demeurant à Roubaix. On présume que cet homme qui avait été vu le soir en état d'ivresse, s'était couché sur la voie.

Dimanche matin, un de nos concitoyens M. C., en montant dans le train partant pour Lille à sept heures, trouva dans un compartiment de première classe un sac contenant une somme de douze mille francs qu'il s'empressa de remettre au chef de gare.

Cette somme importante appartenait à M. de Baillencourt qui l'avait oubliée en descendant du train à Mouscron.

Hier, vers trois heures, un accident qui aurait pu avoir de très-graves conséquences est arrivé dans l'atelier de peignage de Croix. Une jeune fille a eu trois doigts de la main gauche écrasés dans un engrenage. Les soins les plus pressés ont été donnés immédiatement à cette nouvelle victime de sa propre imprudence et l'on espère que l'amputation ne devra pas être pratiquée.

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 27 janvier, à 8 heures du soir.

Attraction sur les corps à l'état naturel. — Carillon électrique. — Araignée de Franklin. — Appareil à grille. — Théâtre électrique. — Plansphère électrique. — Arrosoir électrique. — Electroscope et électromètres. — Electromètre comparable.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 24 janvier 1864.

Sommes versées par 112 déposants, dont 14 nouveaux. Tr. 11.714.
49 demandes en remboursement. 10.965 27

Les opérations du mois de janvier sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eckman, directeurs.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 25 le 26 hausse baisse
3 % ancien. 66.40 66.50 10 . . .
4 1/2 au compt. 93.10 93.10 . . .

Pour toute la chronique locale : J. REBOUX.

Tribunaux.

La cour impériale de Paris a prononcé jeudi divers arrêts portant que MM. Mirès et Solar sont tenus de rembourser, au cours moyen du jour du dépôt, les actions qui leur avaient été remises et dont ils ont disposé, sans mandat, pour le compte de la Caisse des chemins de fer.

On assure que l'instruction dirigée contre Greco, Imperatori, Trabuco et Saglio est terminée. Les inculpés ont subi un dernier interrogatoire. L'ordonnance de renvoi sera probablement rendue

dans les premiers jours de la semaine prochaine, et la chambre d'accusation sera immédiatement saisie. Il paraît donc certain que l'affaire sera portée aux assises dans la première quinzaine de janvier.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 26 janvier.

Les souscriptions à l'emprunt ont été closes aujourd'hui à Paris et dans les départements. On croit que la répartition définitive donnera un titre sur quatre; les obligations irrédicibles de 6 fr. étant toutes intégralement servies. Leur nombre est tel qu'elles couvriront, en grande partie, la somme demandée par l'Etat.

Dans les cercles politiques, on s'accrope beaucoup du refus opposé par l'Autriche et la Prusse aux réclamations dilatoires du Danemark. Cet incident affaiblit les espérances conciliatrices que les dernières nouvelles avaient fait concevoir.

Le conseil d'Etat est saisi en ce moment d'un projet de loi ayant pour but d'appliquer le principe édicté à la formation des conseils municipaux en Algérie.

La discussion du projet d'Adresse a continué aujourd'hui au Corps législatif sur le paragraphe relatif à l'instruction publique. M. Havin a parlé en faveur de l'amendement présenté par l'opposition.

Le Corps législatif vient de recevoir communication du projet de loi portant ouverture au ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts d'un crédit de 18,500 fr. sur l'exercice 1863, pour les funérailles de M. Billault.

Les actionnaires de la Compagnie de Suez ont décidé d'offrir un banquet à M. Ferdinand de Lesseps et au Conseil d'administration à l'occasion de l'achèvement du canal d'eau douce. Ce banquet qui sera présidé par le prince Napoléon aura lieu dans la première semaine de février.

Nous sommes en mesure de démentir le bruit d'après lequel une escadre française serait prochainement envoyée dans la Baltique.

Le transport la Drôme est parti ce matin de Cherbourg pour la Vera-Cruz avec des passagers militaires. Son départ a été retardé de deux jours par les mauvais temps. Un autre transport, l'Allier, vient d'arriver du Mexique à Toulon.

L'Empereur vient de conférer la croix de Commandeur de l'Ordre de la Légion d'honneur à Mgr Meglia, qui, à l'occasion de la remise de la barrette au cardinal de Bonnechose a rempli les fonctions d'abbé-général de Saint-Père.

Le Pays annonce comme certain, la nomination de M. le général de division comte de Flahaut aux fonctions et à la dignité de grand chancelier de la Légion d'honneur, en remplacement de l'amiral Hamelin.

Le général comte de Flahaut, dès l'âge de quinze ans, partait, en qualité de volontaire, pour la grande campagne d'Italie; il a été aide-de-camp de Murat, de Bérthier, de Napoléon 1^{er}; il a fait avec gloire les campagnes de l'Empire.

C'est en 1813 qu'il reçut le grade de général de brigade et celui de général de division.

Après avoir occupé plusieurs postes diplomatiques considérables, M. le comte de Flahaut, a été récemment ambassadeur de France à Londres; il occupe un siège au Sénat.

Des dépêches de Londres parlent d'une recrudescence d'armements dans divers ports.

L'Amirauté a, en effet, donné l'ordre de pousser avec la plus grande activité la

construction de plusieurs navires actuellement sur les chantiers, et on se fait procéder à de nouvelles et très intéressantes expériences d'artillerie, dans le but d'arriver à mieux combiner les masses des navires et de les rendre plus résistants aux batteries flottantes.

Nous devons dire que jusqu'à présent ces expériences n'ont pas complètement réussi et que les hommes employés avec quelques succès, en France, comme l'on voit, ont été très difficilement employés à bord des navires de guerre.

S'il est vrai que la crainte soit un commencement de sagesse, les écrivains et les hommes d'Etat de l'Angleterre sont en chemin de mériter le surnom de philosophes. Voici comment le Morning-Post termine un article où il demande à Cor et à Cril que la guerre n'éclate pas entre le Danemark et l'Allemagne:

« La guerre, et à sa suite la révolution, ne sera pas bornée au nord — le sud des nationalités poussées dans le Sleswig-Holstein aura son écho à Venise, en Hongrie et en Pologne. Les puissances occidentales voyant leurs avis méprisés et repoussés, se verraient forcées à une attitude qui peut ne pas rester longtemps une hostilité passive.

Ah! ah! vous voyez donc clair enfin, messieurs nos voisins, dans la pièce qui se lève de divers côtés de l'Europe? Vous comprenez donc que derrière le cri des nationalités il y a le rugissement de la révolution après de justes le début; et à côté du flambeau la torche?

Qui a le plus aidé à cette effervescence, si ce n'est vous? Elle vous effraie. C'est bien tard. C'est encore plus égoïste. Vous comprenez que le jour du règlement des comptes entre les nations vous aurez un mauvais quart d'heure à passer.

Allons rassurez-vous. La paix sera maintenue et la Révolution contenue. Les monarchies continentales ne risqueront pas sur un coup de dé, ni en Danemark, ni en Pologne, ni en Italie, la paix générale. Le Congrès, un jour ou l'autre, se fera. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous devrez accorder à la volonté des diplomates ce que vous redoutez de voir demander par l'effort des baïonnettes. La justice chemine lentement, mais elle vient.

Pour toute la correspondance : J. REBOUX.

FAITS DIVERS.

On lit dans la Gazette de France:
M. le duc de Morny a dit au Corps législatif que Paris était « une mauvaise tête ».

Si Paris a « une mauvaise tête », pourquoi la grossit-on, l'enfle-t-on, outre mesure? Pourquoi a-t-on décrété l'annexion de la banlieue?

Si cette tête est « si mauvaise », pourquoi dépense-t-on des sommes si considérables pour la coiffer et l'embellir? Pourquoi M. le préfet de la Seine y emploie-t-il trois ou quatre cent mille artistes-maçons?

On voit, depuis quelques jours exposé dans la vitrine d'un marchand de décorations, au Palais-Royal, le nouveau médaillon destiné à nos soldats du corps expéditionnaire du Mexique. Cette médaille est d'argent et de la forme et du module de la médaille de Chine. Elle est suspendue à un ruban blanc moiré, sur lequel est tissé l'aigle de Tenochtitlan tenant dans son bec un serpent vert, le tout placé sur une croix de Saint-André rouge et verte.

Le décret sur la liberté des théâtres à déjà porté ses fruits à Lyon. Une société, au capital de 600,000 francs et par actions, se forme dans le but de construire une salle de spectacle à la Croix-Rousse, sur le cours des Tapis.

Richard l'examina longtemps en silence. « Moi aussi, dit-il enfin, je suis venu souvent ici, mais jamais avec tant de plaisir... qu'aujourd'hui! »

Hedwige leva ses beaux yeux. Coûte que coûte, il fallait qu'elle vit de quel air il disait cela. Mais son audace fut punie sur-le-champ: elle ne put supporter la flamme qui brillait dans les regards du capitaine.

Richard s'assit à côté d'elle; mais, craintive comme une colombe, elle quitta aussitôt sa place: elle était convaincue, dit-elle, que Virginie s'apercevait déjà de son absence.

Refuser un instant à un ancien ami...! Hedwige, est-ce aimable? demanda-t-elle, et ses yeux exprimèrent un reproche bien plus chaleureux que celui-là.

Hedwige trembla de ravissement quand son nom sortit des lèvres de Richard. Un usage se répandit sur ses yeux: elle ne reconnaissait plus les objets; à peine conserva-t-elle assez de contenance pour quitter sa dangereuse place, laquelle pourtant n'était plus tenable. Avec un regard presque suppliant, elle dégagea sa main de celle de Richard et s'éloigna rapidement.

Il la suivit des yeux. « O toi, cœur fidèle, murmura-t-il en son for intérieur, ou murmurait maintenant une ferme résolution, cœur fidèle et généreux, tu ne battras pas plus longtemps! »

De ce moment, ses sentiments et ses desirs n'échappèrent aux yeux de personne. Hedwige ne se dissimulait pas qu'elle s'était trahie, et elle redoutait la compassion de Richard; mais par ménagement pour sa délicatesse, il ne se rapprocha d'elle que petit à petit.

Quand elle eut la ferme conviction d'être aimée, elle ne craignait plus de lever les

yeux sur ceux du capitaine, où elle lui la confirmation de son bonheur. Alors seulement Richard se déclara et voulut connaître son sort.

Ah! dit Hedwige, pleurant de douleur et de joie, je ne t'apprendrais rien; je me dispense donc de répondre.

CHAPITRE LIV.

Après un silence de dix ans, les vastes salons de Rinhholm retentirent encore une fois d'une gaie musique de danse. Ce fut le jour où le propriétaire y célébra son entrée par une fête magnifique, et introduisit dans ses foyers une jeune, belle et aimable épouse.

Les roses de la vie fleurissaient maintenant dans le cœur de Richard. Dans un moment de liberté, où, le bras de son Hedwige passé sous le sien, ils parcouraient la galerie de tableaux, il s'arrêta devant le magnifique portrait d'une jeune femme qui n'était point représentée en grande toilette comme les autres, mais drapée dans les plis d'un châle rouge; Richard pressa fortement sa jeune épouse sur son cœur et murmura: « Je sens qu'elle nous bénit, et cette bénédiction est notre plus beau et notre meilleur présent de noces. » A ces mots, une larme brillante tomba de l'œil limpide d'Hedwige sur la main de son mari. « Jamais, dit-elle en soupirant, je ne la remplacerai dans ton cœur!

Tranquillise-moi, ma chère et bien-aimée Hedwige! Sois persuadée que tu vaux mieux qu'elle pour ma campagne. Je lui rends encore hommage là-haut; mais cette fidélité peut parfaitement exister à côté d'un amour terrestre. L'esprit d'Isabelle aspirait plus haut qu'à un bonheur tranquille et simple comme le nôtre. »

Un sourire effleura les lèvres d'Hedwige. « Hélas! dit-elle, si seulement je m'appelais aussi Isabelle!

« Dieu nous en preserve! interrompit vivement Richard. Je n'aimerais aucune autre personne de ce nom, je crois même qu'il me serait impossible de l'aimer. Elle était unique; son nom est sacré pour moi. Cependant aujourd'hui je ne connais rien qui résonne plus agréablement à mon oreille que le nom d'Hedwige! »

Plus heureuse qu'autrefois au bras du lieutenant Richard, Hedwige se remit bientôt à valser avec son mari; et dès que la danse fut terminée, elle courut auprès de sa belle-mère si vénérée, l'aimable baronne Ebba, qui célébrait aujourd'hui dans son cœur une bien belle fête. Ses sentiments se reflétaient dans les regards dont elle suivait le major, quand celui-ci, s'arrachant de temps en temps de la table de jeu, fesait, en souriant de bonheur, un tour dans la salle de bal, et caressait le menton de sa charmante belle-fille.

« Et moi, la petite dame m'oublie complètement? dit le capitaine Brandier, qui jouissait encore de son ancienne liberté. Pour la punir, je devrais réellement lui raconter l'histoire d'une jeune dame qui portait toujours du cochlearis dans son mouchoir, et qui, un jour, à cause de moi, pleura... »

« Le capitaine ne m'a pas encore engagé! interrompit Hedwige, en lui donnant avec espièglerie un petit coup sur l'épaule. — Pour vous punir d'une si grande impolitesse, je vous intime, en ma qualité de maîtresse de la maison, un silence absolu!

« Hom! hom! hom! Faites seulement qu'il paraisse de bon vin sur la table,

aussi longtemps que je pourrai en boire; car feu le colonel — que Dieu ait pitié de son âme — qu'il repose en paix... »

Le capitaine était déjà un peu gai; il avait promis à Richard de l'aider à faire les honneurs, et, en outre, il ne pouvait plus supporter autant de vin qu'autrefois.

Il n'y avait pas eu moyen de décider Klas à venir à cette fête. « Non, écrivit-il à Richard, quoique je n'y fesse pas une aussi triste figure qu'autrefois, lorsqu'ils m'obligèrent de danser avec ta femme actuelle, je ne serais cependant pas plus à ma place aujourd'hui qu'alors dans ces sortes de solennités. Mais, quand tu auras remis tout en ordre dans ta maison, nous l'attendrons chez nous! » — Et ils n'attendirent pas longtemps.

Un soir que Klas et le professeur se prélassaient devant un agréable feu ouvert et que les enfants, agenouillés au tour du feu, faisaient cuir des pommes, pendant que Marie préparait la boisson favorite du professeur, c'est-à-dire un grog, on entendit un bruit inaccoutumé de godelots, et, peu d'instants après, la société était renforcée du nouveau couple.

« J'espère, dit Richard, qui avait retrouvé sa gaité, que tu ne dédaignes plus les joutes de roses de ma femme! Sans compliments, baron Klas Malchus, tu ne vas pas sans doute la refuser pour la seconde fois.

Le baron, toujours le même qu'autrefois, et ceci comme sur la plupart des autres points, affecta de ne pas entendre, fit retomber son voile protecteur, et tourna la tête avec embarras; mais quand Hedwige, qui avait parfaitement compris un léger signe de son mari, rojeta de côté les cheveux du baron avec espièglerie et dit

avec une franche cordialité: « Acceptez sans façon! il ne resta plus à Klas qu'à recevoir ses baisers pour fortifier les liens de la parenté. Lorsqu'il fut franchi ce pas épineux, et que Richard eut salué de Marie la même faveur qu'il venait d'accorder à Klas, celui-ci devint d'un bonheur charmant et plaisanta avec une affection et une gaité que jamais il n'avait montrées jusqu'ici. Cette gaité était due à la présence de Richard et à la forme expédition de leur grand bonheur à tous les deux.

Marie, Hedwige et les enfants joués formaient, avec le groupe des hommes, un ensemble charmant, et le feu ouvert rendait joyeusement sa leur vacillante sur tant d'être heureux.

Le professeur, qui ne jouait ici que le rôle de spectateur, n'était peut-être pas le moins heureux. Son cœur éprouva une joie indicible à la contemplation de ce sublime tableau de la réalité; et lorsque son regard rencontra les traits animés de Klas Malchus, il est certain que quelque chose tomba dans son verre de grog.

Plus tard, dans la soirée, le baron, prenant son verre, dit à demi-voix à Richard: « Si nous sommes encore du monde à la prochaine Diète, à ta place, j'appellerai l'attention sur une question que je regarde comme une des plus importantes.

« Laquelle donc? demanda Richard avec curiosité, car il était très étonné de voir Klas Malchus s'intéresser aux travaux de la Diète.

« L'abolition des fidéjussements, ces institutions contre nature, ces maudites séductions qui font tant de mal! Si n'y en avait pas eu un dans notre famille, bien des choses se seraient passées autrement, et notre plus profond chagrin nous aurait été épargné. Puiss-je voir le jour où